

Maud Mannoni
et l'équipe des soignants

Bonneuil, seize ans après

Comment échapper
aux destins programmés
dans l'État-Providence



L'ESPACE ANALYTIQUE
DENOËL

Extrait de la publication

BONNEUIL, SEIZE ANS APRÈS

DU MÊME AUTEUR

Aux éditions du Seuil

L'enfant arriéré et sa mère, 1964

Coll. Points, 1981

L'enfant, sa « maladie » et les autres, 1967

Coll. Points, 1974

Le psychiatre, son « fou » et la psychanalyse, 1970

Coll. Points, 1979

Éducation impossible, 1973

Un lieu pour vivre, 1976

La théorie comme fiction, 1979

D'un impossible à l'autre, 1982

Le symptôme et le savoir, 1983

Chez d'autres éditeurs

Le premier rendez-vous avec le psychanalyste

Préface de F. Dolto

Denoël-Gonthier, 1965

Maud Mannoni et Guy Seligmann

Secrète Enfance, Épi, 1979

Un savoir qui ne se sait pas

coll. *l'Espace analytique*, Denoël, 1985

**Maud Mannoni
et l'équipe des soignants**

Bonneuil, seize ans après

**Comment échapper aux destins programmés
dans l'État-Providence**

L'ESPACE ANALYTIQUE
Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1986
19, rue de l'Université, 75007 Paris
ISBN 2-207-23304-9

REMERCIEMENTS

Nous remercions madame Yannick Moreau, madame Ségolène Royal et monsieur Francis Neher (D.D.A.S.S. du Val-de-Marne), qui nous ont permis de franchir un moment périlleux.

Nous remercions aussi François Mitterrand pour sa bienveillance à notre égard.

Ce livre collectif, issu du *Séminaire du lundi soir* au Centre de Formation et de Recherches Psychanalytiques, doit son existence à tous les membres de l'équipe : dans des conditions difficiles, ils ont mis leur travail au service d'une recherche liée à la direction d'une cure et sans cesse interrogée. Alain Vanier a animé de nombreuses réunions et coordonné les travaux.

Nos remerciements vont aussi à tous les stagiaires qui ont travaillé à Bonneuil dans des conditions économiques éprouvantes qu'ils viennent de France ou de l'étranger (Allemagne, Argentine, Brésil, Mexique, Venezuela, Belgique, Canada, Espagne, États-Unis, Italie, Pays-Bas, Pologne, Suède).

Sans oublier :

– les amis de province, les artisans de la région parisienne et monsieur Bernard Yvanne, maire de Bonneuil-sur-Marne,

– ainsi que les enfants, les jeunes et leurs parents, qui ont fourni l'essentiel de ce qui est à la source de ce livre.

Les « auteurs » de ce livre, s'ils ont tenu la plume, doivent l'essentiel de leur travail aux hommes et femmes de terrain qui les ont enseignés : Jean-Jacques Bosch, Chantal Bost, Isabelle

Bloch, Annick Boileau, Gregorio Devito, Jean-Michel Dreux, Brigitte Emselem, Marisa Gardon, Hanna Kalfon, Jean-Marc Knaebel, Marianne Henich, Isabelle Navas, Agnès Riff, Annick Rousseau.

Avant-propos

Maud Mannoni

Seize ans après... Un trajet qui va de l'adolescence intransigeante – dont Mai 1968 a été le révélateur – au temps de la maturité, du compromis, de la sagesse. Jusqu'où peut-on aller dans une compromission avec les contraintes administratives sans pour autant risquer de perdre les raisons d'être d'un travail qui ne prend sens qu'à se soutenir d'un désir de création et de mise en question continue de soi? Telle est notre question.

Rente d'invalidité

On peut constater dans ce livre quels sont les effets pervers de la promulgation de la loi du 30 juin 1975. La rente d'invalidité (comme toute « reconnaissance ») devrait, en effet, être « arrachée », plutôt que « donnée », quand il s'avère patent (pour un arriéré profond ou dans des cas d'autisme primaire, par exemple) que le jeune ne pourra, sans un revenu minimal octroyé, se débrouiller dans la vie. « Donner » cette rente à certains psychotiques adultes capables de se fixer dans un travail et de gagner leur vie, constitue, en revanche, une tragique erreur qui va les marquer à jamais du côté d'une « impuissance à vivre ». Ces jeunes adultes, au passé fragilisé, devraient bien plutôt être « accompagnés » au cours du passage difficile de la dépendance à l'indépendance. Les jeunes dits « handicapés » ont à faire l'apprentissage de la dure loi du monde du travail et doivent donc être aidés à affronter le risque

de chômage, la solitude, les amours déçus, tous problèmes qui sont ceux des jeunes « normaux ». Vouloir, au nom d'un passé difficile, les priver de ce risque à vivre mène à en faire des parasites sociaux. « En faire trop » pour un enfant « malade d'être rassasié », cela peut parfois aussi finir par le tuer *. On verra que c'est bien de « mort symbolique » qu'il est, en effet, question dans les pages consacrées au travail effectué avec les jeunes de dix-huit à vingt-cinq ans (dans le service de suite, créé en 1980). Il arrive en effet que nous demeurions sans recours lorsque l'administration, de façon prématurée, se précipite pour leur allouer ce que les jeunes appellent ironiquement leur propre « retraite anticipée ». Il en est ainsi qui, diplôme et qualification en poche, se retirent à la campagne avec leurs parents : les deux ou trois « retraites » s'additionnant, cela assure le quotidien, même si le jeune doit y perdre son âme (ses forces d'invention et de création). Mais qu'une prise en charge spécialisée à l'adolescence puisse ne pas aboutir à une « prise en charge » abusive à vie, voilà ce que nous tentons de faire entendre et de réaliser. Encore faut-il que nous y soyons aidés. Nous verrons dans ces pages comment l'administration, telle une mère abusive, en arrive à déjouer ou à rendre impossibles ces ouvertures à une véritable indépendance. Il est vrai qu'en cette période de chômage, il vaut mieux, comme l'administration le conseille elle-même, être « généreux » du côté de la rente-invalidité : certes « ça fait baisser le taux du chômage », mais à quel prix ?

Irruption de l'administratif dans l'espace thérapeutique

Autre question abordée dans ce livre, celle des effets pervers des circulaires de mars 1960 et de mars 1972, ainsi que de celle du 9 mai 1974, au moment de leur mise en application. Cette dernière a généralement eu lieu à contretemps, en s'accompagnant d'une réduction telle des coûts de la santé qu'elle a tué dans l'œuf toute dynamique de créativité **.

*. Cf. Denis Vasse, *Le Temps du désir*, Seuil, 1969, p. 51.

** . Cf. J. Ayme, *Les psychiatres des hôpitaux face aux réformes*, in *L'Information psychiatrique*, Privat, vol. 60, nov. 1984, pp. 1111 à 1220.

Si le secteur a été conçu sur fond de fantasme de toute-puissance médicale (exercice d'un « contrôle » non seulement sur les déviants, mais sur les « normaux » du secteur, du département) – aujourd'hui (loi du 3/1/1984) c'est l'administration qui a pris le relais de cette toute-puissance.

Avec la dualité du pouvoir, médical et administratif, au moins était maintenue une indépendance médicale où chance était donnée au thérapeutique, censé primer les contingences administratives. Aujourd'hui, le médecin est prisonnier d'impératifs gestionnaires, sans qu'on lui donne pour autant la possibilité de maîtriser valablement le facteur économique. Passés de la puissance fantasmatique à l'impuissance réelle (pour reprendre une expression de Paumelle en 1972), les médecins et les « psy » sont aujourd'hui mis en position de ne plus pouvoir mettre l'Institution au service de l'homme. C'est au contraire l'administration qui les « tient » et les modèle. Tout le monde est désormais concerné : psychiatres publics, psychiatres privés, soignants de toutes formations, patients transformés en otages.

C'est donc dans un monde devenu sourd, parlant une langue étrangère à usage administratif exclusivement interne qu'il nous faut aujourd'hui créer, à la fois pour les enfants, pour les adolescents et pour nous-mêmes, un espace d'espérance. Sans quoi les « morts-vivants » que sont déjà devenus certains de ces enfants n'oseront jamais sauter le pas à se risquer à vivre. Courir le risque de se soutenir comme vivants au niveau d'un désir, voilà bien la problématique à laquelle nous sommes confrontés.

Une promesse comme : *Un jour tu seras un homme, mon fils*, le jeune au passé perturbé ne l'a non seulement jamais reçue de son père, mais ce qui lui a été signifié à la place, ce sont des mises en garde, vécues comme menaces et assimilées à un interdit d'accéder à toute réelle indépendance. La fille, elle, s'est surtout vu interdire l'accès à la maternité (j'évoque ici non pas des cas pathologiques réels, non pas des déficiences organiques, mais les cas de jeunes « perturbés », ayant eu ou non un passé de « psychose infantile », devenus intelligents, débrouillards et parfaitement capables de s'assumer). On verra plus loin l'attention apportée par certains d'entre nous à la période dite de « hors prise en charge ». Ce que le jeune va en effet tester durant ce passage de la dépendance à

l'indépendance, et ce parfois au prix de la maladie, c'est la façon dont il peut encore compter sur nous. Il y a alors mise à l'épreuve de notre promesse, de la fiabilité de notre parole, elle qui va contre le poids de cet oracle : *La vie est dangereuse, à la mort des parents, tu échoueras à l'hôpital*. Ce ne sont donc pas tant des *solutions* qui sont à trouver pour le jeune en passe de réussir *, c'est bien plutôt un support qui est alors à lui assurer.

Les repères d'identité de l'adolescent oscillent certes longtemps entre l'idéal de « normalité » (Grande École, gendarmerie, etc.) et la pathologie, sous le vêtement de l'inhibition au travail, voire de la décompensation délirante, et cela presque toujours au moment précis où se trouvent rassemblés et assurés emploi, logement et environnement sympathique (comme si un fantasme de toute-puissance se payait en fait toujours, dans sa réalisation, du prix de la mort de quelqu'un).

Cependant, les « crises » et les angoisses devant la vie qui sont aussi celles de tous les « normaux » ne constituent ici un danger que si le jeune, en réponse à son angoisse, reçoit dans la réalité la certification matérielle de son handicap. L'intérêt de ce livre est en cela de montrer que, même là où la rente d'invalidité est justifiée, elle devrait se « négocier » dans un contexte où ne soit pas ôtée au jeune une *raison de vivre*. Mais alors que celle-ci appartient au registre du désir, elle est trop souvent, sous la pression des associations de parents « inadaptés », ravalée par l'administration au niveau du seul souci d'une sécurité matérielle octroyée dans le registre du *besoin*.

Le désir comme impossible

Chez l'enfant psychotique, tout se passe comme si le désir devait demeurer inaccessible. D'où l'importance de quitter le terrain du besoin, qui est utilisé comme alibi pour ne pas vivre. Dans le rapport à l'adulte, un jeu de leurre s'instaure, en effet,

*. Réussite qui, lorsqu'une analyse peut être entreprise, s'éclaire dans le champ de ce qui se constitue, pour le psychotique, comme principale épreuve à traverser : à savoir « l'épreuve de la satisfaction » (cf. Monique David-Ménard, in *L'Objet en psychanalyse*, pp. 89-115, Denoël, 1986).

l'enfant cherchant souvent à être identifié pour ce qu'il n'est pas. Des enfants dits non scolarisables sont ainsi parfois des enfants qui ont réussi à faire qu'on ne sache pas qu'ils lisent couramment, voire qu'ils se débrouillent en arithmétique. Ce qui compte pour eux, c'est d'arriver à tout prix à ne pas se laisser épingler comme objets par le désir de l'autre. Dans la dialectique qui s'instaure, il s'agit ainsi pour eux d'éviter que l'adulte ne repère chez le sujet une dimension désirante. Par rapport au désir de l'adulte, l'enfant, pour échapper à toute identification anxiogène, peut très bien alors mettre en place des défenses de dénégation. Or le corps scolaire est lieu d'obstacles et prétexte à toutes les reprises imaginaires. A partir des difficultés rencontrées par les enfants, vivre à l'abri, dans un corps mort, constitue ainsi le projet de plus d'un.

Une des questions posées par les adultes dans ce livre est celle-ci : comment faire pour ne pas se laisser entraîner par l'enfant dans une « paralysie » du champ, celle qu'il met en place ? Il apparaît que seule une forme de « désinstitution » du corps scolaire peut, par le biais d'une ouverture à d'autres scènes, au plan imaginaire, débloquer un réel figé. Dès qu'un espace de jeu (semblable à « l'espace potentiel » de Winnicott) se trouve introduit entre « la chose scolaire », le maître et l'élève, se dévoilent d'autres possibilités et ressources d'invention. Mais un tel dévoilement de ce qu'on pourrait appeler un autre « corps scolaire » implique néanmoins, pour l'enfant, le risque de se sentir exister dans un corps vivant. Nous verrons, plus loin, les effets de ce « risque à vivre ».

Il n'est certes pas indifférent que ce soit avec les enfants les plus gravement touchés du côté de la psychose (au point d'en avoir parfois perdu la parole) que nous avons eu pour souci de situer l'apprentissage scolaire dans un contexte où ce qui se trouve d'abord mis en place, au niveau du cadre scolaire, c'est la référence à une tradition orale (à travers les mythes et les contes). Ce qui, dans un premier temps, se trouve rappelé, dans le lieu dit « Petite École », ce sont ainsi les valeurs des traditions culturelles diverses (les stagiaires étrangers – médecins et psychologues – nous aidant à apporter, en contrepoint des valeurs culturelles françaises, les repères concernant les usages et coutumes qui, dans leur propre

pays, ponctuent les changements de saison, la naissance, la mort, tous événements appelés à scander l'existence des hommes et des femmes). On verra ainsi, par exemple, comment un enfant rebelle aux mathématiques a appris à calculer, à travers l'histoire des Aztèques et de leur calendrier.

C'est toujours par rapport aux mythes, aux religions et à l'histoire que le scolaire se définit et qu'il fait son entrée dans la vie quotidienne de chacun. Nous verrons dès lors l'importance qu'il y a pour l'adulte à se laisser enseigner par l'enfant, c'est-à-dire à apprendre à l'accompagner dans les jeux de non-sens qu'il a mis en place. Quant à l'écrit, on verra qu'il se présente ici d'abord et avant tout (à l'instar du rêve) comme effet d'une parole à retrouver. Mais ce n'est pas toujours facile, surtout lorsque lettres, rythmes et comptines viennent s'ancrer dans un défaut de signifiante : seule demeure alors, en effet, la rage de destruction. Quant à la lecture, il arrive aussi parfois en un premier temps, qu'il faille participer d'abord de la vie avec les extraterrestres avant de pouvoir ensuite donner à la langue maternelle le pouvoir de nommer...

Présence / Absence

Avec les adolescents, nous retrouvons aussi l'effet de l'interférence de signifiants refoulés avec le signifiant qui constitue le symptôme *, d'où, répétons-le, la nécessité de chercher à structurer, à situer la place du désir.

Toute *demande*, dans la relation transférentielle à l'enseignant, renvoie, en fait, à une demande de *présence* (don d'amour) qui, si elle ne s'articule pas à un espace d'*absence*, risquerait – comme nous l'avons vu plus haut – de ne combler l'angoisse qu'au niveau du besoin, en colmatant dès lors toute émergence d'une parole et d'un désir en propre. C'est ce qui rend nécessaire d'arriver à ce que soient mis en évidence les supports signifiants cachés dans la demande. Ce travail est celui qui se fait au cours des analyses individuelles entreprises par les adolescents, hors Bonneuil. En

*. Cf. J. Lacan, *Séminaire du 7 janvier 1959* (inédit).

contrepoint, à Bonneuil même, diverses voies de frayage sont offertes dans la réalité aux adolescents, ces voies tenant compte des difficultés spécifiques rencontrées par ces adolescents avec eux-mêmes et les autres.

Un espace est en effet à aménager pour que puisse ad-venir la position d'un sujet, laquelle, rappelons-le, se soutient de ce qu'un autre se soucie de lui. Si un support signifiant fait défaut au lieu où le sujet pose son interrogation, faute de trouver dès lors en l'Autre de quoi se situer, ce sujet se met en retrait et fait surgir de lui-même des suppléances imaginaires. Demeurant ainsi à l'abri dans son fantasme, il se fait « absent » au monde extérieur.

Accompagnement dans une aventure culturelle

Ce support signifiant, ce recours à un élément tiers, nous le cherchons aussi bien du côté d'un travail « vrai » à l'extérieur (les enfants et adolescents de Bonneuil passent ainsi un ou deux jours par semaine chez un artisan ou un mécanicien, etc.) que du côté d'une préparation à un examen, avec comme médiateur le C.N.E.C. (cours par correspondance qui garantit le recours possible à un statut de « normal »). Le maître (dans le cas du C.N.E.C.) est donc ailleurs. Mais de plus, les adultes de Bonneuil se trouvent soumis avec les adolescents eux-mêmes aux contraintes scolaires (parfois absurdes... mais on en parle). Il y a ainsi accompagnement dans l'aventure culturelle à vivre, accompagnement qui fait cruellement défaut dans notre société occidentale. Les enjeux ici ne sont en effet généralement pas explicités aux élèves qui subissent leur scolarité sans référence aucune à une tradition de « formation » ouvrant les portes sur le monde adulte où ils auront ensuite une fonction et une place à occuper.

Dans ce livre, les enseignants (de formation « psy ») montrent concrètement en quoi tenir le cap d'une exigence scolaire ou d'apprentissage, c'est aussi donner au sujet la chance de pouvoir s'arracher au statut de la folie. Mais cela suppose de ne pas se limiter à l'exigence scolaire pure ou aux seules règles d'adaptation au monde du travail, car on se heurte rapidement à une impasse si on ne ménage pas dans le discours la place d'une « Autre scène »

ou d'un « ailleurs » d'évasion. Dans le rapport de l'adulte à l'adolescent, il y a donc à veiller continûment à ce qu'une dialectisation s'instaure à la place de l'affrontement. L'humour, comme le rappelle Freud, a valeur curative car il « apprivoise » le sur-moi.

Dans le trajet de la dépendance à l'indépendance, le sujet lutte pour une « reconnaissance » : il lui faut « arracher » le statut de « normal » là où, pendant parfois plus de dix ans, il a reçu l'étiquette de « handicapé ». Tout au long de cette lutte se manifeste une oscillation identificatoire continue entre « folie » et « normalité » (ce qui, pour certains, se traduit par : « devenir le plus fou des fous », ou, à l'inverse, le plus prestigieux des « normaux »). Le service militaire, par exemple, est ainsi réclamé par plus d'un, ce qui correspond à la recherche d'une « preuve » assurant qu'ils en auront alors une fois pour toutes terminé avec l'identité de « handicapé ». Le jeune ayant connu un passé « d'anormalité » a donc comme un double « passage » à accomplir : celui de l'enfance à l'âge adulte, mais aussi celui menant du statut de handicapé à celui de sujet « normal ». Il a ainsi à arracher doublement son indépendance, pour gagner le droit de gérer sa propre vie et avoir accès à un emploi, à une fonction dans la Cité.

Oscillations identificatoires

Ce qui se joue sur la scène de Bonneuil, pour l'adolescent psychotique, à partir des raisons qui l'ont amené à entrer en ce lieu, concerne la place qu'il aura plus tard dans la société. Les enjeux, nous ne le répéterons jamais assez, ne sont donc pas foncièrement différents de ceux des « normaux », car le désir se produit chez chacun là où a eu lieu l'épreuve primaire de la détresse du sujet, celle au cours de laquelle le petit d'homme a pu se sentir sans recours. Les adolescents en difficulté que nous accueillons à Bonneuil nous renvoient de façon insistante à cette dimension du « sans repères, sans recours », en mettant en question nos failles, en dénonçant notre impuissance. Sont alors en cause des enjeux identificatoires : l'adolescent refuse de devenir « une autorité à la con » mais, en même temps, il refuse d'être actif.

Ce n'est que dans un autre temps, après un rejet de Bonneuil que tel adolescent peut nous dire : *Chez moi, je suis brûlé, il ne faut pas que je devienne comme mon cousin qui a fini en H.P.*

Au début, comme le rappelle Lacan, *le sujet ne sait pas avec quoi il parle* *. Il se trouve traversé par la parole des autres. Ce n'est qu'ensuite qu'il découvre à qui il emprunte ce qu'il dit, ou encore qui il inclut dans son propre fantasme, serait-ce l'image d'un mort qui ne sait pas qu'il est mort **. Un tel parcours, de même que celui qui rapproche de la réalisation d'un projet, implique toujours pour le sujet de faire l'épreuve d'un risque.

Épreuve de castration

Il arrive au sujet, au cours de la guerre qu'il se livre à 'ui-même, d'empêcher la satisfaction de surgir. Il peut ainsi garder intact un objet de désir (devenir gendarme, pompier ou président de la République) jusqu'à le réduire à une fonction d'otage car, à la manière de l'avare avec sa cassette, il n'en jouit pas. Ce qui est en cause, c'est ce que, dans le jargon analytique, on appelle « épreuve de castration ». Cette dernière n'est pas sans faire écho aux rites d'initiation qui existent dans d'autres types de sociétés et qui ponctuent le passage de l'enfance à l'âge adulte. Ariane Deluz *** explique que ce passage, dans les sociétés primitives, peut durer de 15 à 40 ans, l'angoisse de l'épreuve étant telle que certains la reportent toujours. Ne pas en passer par cette épreuve a pour effet de marginaliser le sujet, dénommé dès lors « zéro social ». Les « zéros sociaux », chez nous, ce sont les jeunes qui sont certifiés inaptes au travail (avant même d'avoir essayé, comme c'est le cas de certains, malgré leur qualification). Or on ne s'est pas suffisamment penché de nos jours sur le principal obstacle rencontré par un sujet lors de la « rupture de la prise en charge » institutionnelle, ce qui vaut jusque dans les cas où ce sujet quitte

*. Lacan, *Séminaire du 19 novembre 1958*, inédit.

**.. Lacan ajoute, dans le séminaire du 26 novembre 1958, qu'il y a en chacun de nous des moments où, par instants, on est comme à moitié la proie de la mort : façon, dit-il, de nous mettre à l'abri de toute activité.

***. Ariane Deluz, in *Crise d'adolescence*, pp. 172-185, Denoël, 1984.

l'Institution avec des qualifications requises pour un emploi. On verra dans ce livre le soin extrême apporté à soutenir un sujet engagé dans ce « passage » qui va, à partir de la stabilité acquise dans un travail, le confirmer ou non dans un statut de normalité.

Outre que les exigences du moi-idéal de certains de ces jeunes sont très grandes, il arrive que, dès les premiers pas du sujet dans la vie adulte, une justice intrapsychique se mette au service de forces destructrices. Tout succès est alors aussitôt déprécié : le sujet se moque de lui-même et crée une situation s'opposant à sa réussite, s'opposant à tout gain de plaisir. Il demeure ainsi au service exclusif d'un sur-moi féroce, d'où une *résistance* à la guérison. L'enjeu subjectif est moins alors de garder le bénéfice de la maladie que de ne pas perdre le justicier interne qui constitue (comme le délire) la raison de vivre de certains. Le sentiment de culpabilité qui les « tient » augmente ainsi les risques de dépression grave ou d'impulsion agressive. Toute interprétation de l'analyste, dans ces moments de crise, est vécue comme torture imposée. L'analyse en subit le contrecoup, dès lors que l'analyste est mis par le sujet en position de mère qui demande des comptes, ou qu'il est dénoncé comme « policier » réclamant des « aveux ».

Ainsi les exigences du sur-moi, de même qu'elles se trouvent apaisées par le malheur, peuvent aussi être à l'origine des échecs thérapeutiques. Aussi l'analyse n'est-elle souvent possible qu'après une sorte de « passage à vide ». Là aussi, un temps de jachère est donc à respecter, pour qu'un appel à l'aide puisse prendre forme et sens.

Le risque de réussir

Mais la « stratégie » mise par ailleurs en place dans la réalité (par enseignants et éducateurs) pour aider le jeune à « arracher » son autonomie trouve elle aussi sa limite dans ce que le sujet peut supporter du « risque » de réussir. On ne peut en effet ignorer, comme cela a été mis en lumière par Lacan *, qu'il y a plusieurs façons pour le sujet de soutenir son désir face au désir de l'Autre :

*. J. Lacan, *Séminaire du 10 juin 1959* (inédit).

Bonneuil, seize ans après

Le thème : Bonneuil, "Institution éclatée", fondée en 1969 : qu'est-elle devenue seize ans après ?

Le titre : Bonneuil, seize ans après.

Ce temps est aussi celui de l'écart existant entre la fondation "sauvage" d'un lieu d'accueil pour enfants et adolescents dits psychotiques, et sa mise en place progressive dans le cadre d'une tutelle administrative (Sécurité sociale, D.D.A.S.S. du Val-de-Marne).

Se trouvent ici analysés, dans ce récit à plusieurs voix, les effets de l'irruption de l'administratif dans l'espace thérapeutique (que ce soient les effets pervers de la loi du 30 juin 1975 ou encore les conséquences sur le plan d'une éthique médicale de la loi du 30 janvier 1984 : car c'est l'économique qui désormais dicte sa loi au thérapeutique).

On rencontrera aussi dans ce livre des questions relatives à la scolarité des dits "non scolarisables". On verra ainsi qu'une "désinstitution" du corps scolaire peut ouvrir au dévoilement d'un autre corps (dans le scolaire) mais que cela implique pour l'enfant le risque de se sentir exister dans un corps vivant. Mais comment déjouer la paralysie du champ lorsqu'elle est induite par le sujet ? Des exemples sont donnés, qui concernent le trajet des enfants et adolescents dans et hors Bonneuil. Enseignement a été tiré des réussites et des échecs : aussi l'accent est-il mis sur le style de travail susceptible de permettre, dans toute une série de cas, le passage effectif, lors de l'enfance à l'âge adulte, du statut de "handicapé" à celui d'adulte "normal", ce qui implique à chaque fois, pour le sujet, de prendre le "risque de vivre" et le "risque de guérir"... Ce qui insiste dans le trajet ici évoqué, c'est donc le "vécu" d'une expérience commune, impliquant les "psy", les enseignants, les enfants, leurs parents, sans oublier les artisans et paysans qui les accueillent.

Voilà un livre qui concerne au plus vif aussi bien les soignants, les enseignants, les parents d'enfants "inadaptés", les administrateurs de la Santé et les hommes politiques que les citoyens "sans qualification".

Les auteurs : Les "auteurs" de ce livre s'ils ont tenu la plume doivent l'essentiel de leur travail aux hommes et femmes de terrain qui les ont enseignés.


L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni
aux Éditions Denoël, Paris

Photo de couverture : François Leclair



9 782207 233047

9.86 
ISBN 2.207.23304.9

98 FF TTC